

Interview de René Barbier par Mohammed Melyani, sur l'accompagnement de recherche, paru dans :

Mohammed Melyani, *Le roman d'un chercheur suivi de Paroles d'accompagnement*, L'Harmattan, 2015, 331 p. (pp. 139-157)

MM : Pouvez-vous me retracer brièvement votre parcours de directeur de thèse ?

RB : Nous nous en tenons à la thèse, pas à la direction des mémoires, antérieure, parce que cela fait longtemps que je dirige des mémoires, pratiquement depuis que je suis dans l'enseignement supérieur, cela fait 30 ans. J'ai été assistant en 1970, mais si l'on s'en tient uniquement à la question de la thèse, j'ai commencé à diriger des thèses, en 1993-94, puisque j'ai soutenu mon habilitation en 1992, c'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à avoir des thésards. Mon expérience est encore relativement récente, même si j'ai travaillé avec beaucoup de monde, en quelque sorte, en direction de thèse. Ce que vous voulez savoir en gros, c'est comment cela se passe ?

MM : C'est l'accompagnement, comment vous dirigez vos relations avec les thésards ?

RB : Moi, j'ai une conception, je parle plutôt d'accompagnement de recherche plutôt que de direction de recherche, même si l'appellation officielle est directeur de recherche. Je parle beaucoup plus d'accompagnement et pour moi, - je suis de plus en plus exigeant par rapport à cela -, je ne prends que des thésards avec lesquels je peux avoir une connivence, épistémologique, sur-le-champ. J'évite de prendre maintenant, - j'en ai toujours pris quand même un petit peu, il y a eu toujours des transgressions par rapport à cela -, j'évite de prendre des gens qui travaillent sur des champs qui me sont totalement étrangers. Je m'oriente de plus en plus vers des études, je pense être l'un des seuls en sciences de l'éducation à travailler sur l'Extrême Orient, essentiellement la Chine, la Corée, le Japon et, maintenant, je m'oriente de plus en plus vers des gens qui travaillent à partir de ce champ de recherche et à partir d'un champ de recherche aussi théorique, assez multiréférentiel. J'évite d'être dans la discipline pure. En ce moment, je regardais le dernier numéro de la Revue française de pédagogie, il y a un article très intéressant de Blanchard-Laville sur l'interdisciplinarité.

Elle défend l'optique, tout en s'intéressant à la multiréférentialité, l'optique disciplinaire, en disant que c'est très important de rester dans sa discipline, même si l'on conjugue ensuite les disciplines. C'est intéressant comme point de vue, mais moi, j'ai vraiment un autre point de vue.

Je pense, avec Ardoino, que l'on peut atteindre un certain polyglottisme dans les approches, même si l'on n'est pas expert dans une discipline. On peut être expert dans une ou deux disciplines. Par contre, j'apprécie cette forme de sensibilité. Moi, je m'attache à des étudiants qui ont envie de faire cela, si je m'aperçois que ce sont des étudiants qui ont envie de faire cela purement.

Dans la sociologie, par exemple, j'ai une formation de sociologue, j'ai fait ma thèse de sociologie en 1976, mais si je vois que les gens veulent être uniquement

sociologues, je les oriente vers des collègues qui revendiquent le titre de sociologue. Je leur dis : « Avec moi, c'est beaucoup plus un travail dans la complexité, sur la multiréférentialité ». Il faut qu'ils aient envie de faire cela. C'est pour cela que j'insiste toujours sur le mot de connivence, connivence épistémologique, connivence des champs et puis sur les terrains. Les terrains de recherche, cela peut être varié ; mais je suis, quand même, nettement orienté vers l'Extrême-Orient, l'éducation, les conflits de valeurs, tradition-modernité. C'est cela mon champ, qui est assez vaste enfin de compte.

Une autre partie est beaucoup plus liée à l'écologie ; je travaille depuis longtemps avec Gaston Pineau, dans un groupe de recherche, sur l'écoformation et tout ce qui est du domaine de la création poétique qui est aussi, en éducation, un champ de recherche important et puis, par rapport à la sagesse orientale, j'ai, depuis longtemps, un groupe de recherche sur un philosophe indien, Krisnamurti. Mais, l'idée-clé est l'idée de connivence, parce que je pense qu'une thèse, pour moi, c'est un travail collectif entre le chercheur qui fait sa thèse, le directeur de thèse et le groupe des doctorants avec lequel on va aussi dialoguer en présentant les différentes phases de la recherche. Pour moi, il y a quelque chose de collectif qui suppose un minimum de connivence. Je suis très intéressé lorsque des étudiants prennent les champs locaux, inventent des méthodologies ou développent des concepts, créent des concepts. Je les pousse à cela, parce que cela me semble très important, mais toujours dans cette optique de la complexité. C'est un point-clé pour moi. Si je sens qu'il n'y a pas cela, je me (lui) dis que ce n'est pas la peine de travailler ensemble. Je n'ai pas envie d'avoir 36 000 personnes en thèse, je ne fais pas de recrutement de ce côté-là, au contraire, il y a beaucoup de gens que je refuse parce qu'il faut qu'il y ait cette connivence.

À partir de ce moment-là, on peut commencer. Je leur dis : « Vous savez faire une recherche, cela dure 2, 3, 4, 5, 6 ans, c'est lourd à porter pour vous » ; pour le directeur, quand on accepte quelqu'un, on se sent très responsable du doctorant. Il y en a 80 % qui terminent leurs thèses, cela veut dire que si je prends quelqu'un, je lui dis que je veux qu'il réussisse, et puis 20 % de gens qui, en fonction de variables très différentes, n'ont pas terminé, je me dis qu'il y a 80 chances sur 100 qu'ils terminent leurs recherches. Cela est pour moi très, très important et je me sens très responsable et je veux que l'étudiant se sente aussi très responsable. C'est pour cela que je les conduis immédiatement dans un type de rapport, de relation où il y a de l'affectivité, de l'intelligence, voire parfois on devient des ennemis. Faire une recherche de longue durée, cela conduit à une convivialité. Moi-même, lorsque j'étais étudiant avec Jean-Claude Passeron comme directeur de thèse, cela m'avait vraiment intéressé le fait qu'il ait aussi un certain rapport avec certains de ses étudiants. Il nous faisait participer un petit peu à sa vie, on organisait des fêtes chez lui.

J'avais trouvé cela important, René Lourau, ici, chez nous, c'est aussi quelqu'un qui faisait beaucoup de choses avec ses étudiants, chez lui. C'est un peu le compagnonnage, j'ai l'optique du compagnonnage ; pour moi, l'accompagnement de recherche est un compagnonnage avec quelqu'un qui est censé en connaître un peu plus, avec plus d'expérience, mais qui est en même temps ouvert sur l'inconnu, sur la surprise et qui est donc heureux d'avoir de jeunes chercheurs qui vont le surprendre. Il y a quand même un minimum de connivence, sinon cela ne marche pas. Si quelqu'un travaille vraiment dans une optique absolument épistémologique et qui n'a rien à voir avec ce que je pense être les sciences de l'homme, par exemple, je crois que ce n'est pas très intéressant, cela n'est pas la peine que l'on se fasse la

guerre. Il y a assez de guerres comme cela dans le monde académique sans que l'on soit obligé de transporter cette guerre au sein de la cellule de compagnons. On a une certaine connivence, mais on a des différences et les doctorants peuvent suivre leur voie évidemment dans ce champ là. Je suis pour qu'ils découvrent quelque chose, inventent des méthodologies, des concepts, mais on est quand même dans un certain champ. Cela me fait faire certains choix assez draconiens, sinon, cela ne m'intéresse pas. Sinon, c'est donc l'optique du compagnonnage, donc un suivi régulier, beaucoup de questions posées, surtout sur l'implication, sur pourquoi vous faites une recherche, je me suis toujours posé des questions : pourquoi fait-on une recherche ? Pourquoi va-t-on « senquiquiner » pendant des années de sa vie, alors que l'on est en pleine force, en pleine espérance de vie ? On a autre chose à faire que d'aller traîner dans les bibliothèques. Pourquoi fait-on une recherche ? J'insiste beaucoup pour qu'ils réfléchissent là-dessus, qu'ils voient pourquoi ils veulent faire une recherche, et puis qu'ils sentent vraiment que, s'ils font une recherche, c'est parce que cela les prend aux tripes, c'est une question qui, en fin de compte, est une question existentielle. Je leur dis toujours au fond : « Votre question de recherche, est-ce une question existentielle ? » Si ce n'est pas une question existentielle, à mon avis, cela ne sert à rien de faire de la recherche, et encore cela ne sert à rien de la faire avec moi. On va faire ensemble une recherche, je vais aller travailler avec vous cette question au cœur de vous-même : pourquoi vous faites cette recherche ? En quoi êtes-vous impliqué dans cette recherche ? Qu'est-ce que cela veut dire aussi, éventuellement, comme dérives possibles par rapport à cette implication, mais aussi enrichissement ? C'est parce que l'on est travaillé à l'intérieur de soi-même, que l'on va découvrir, on va avoir envie d'ouvrir certaines portes, on est vraiment travaillé par la question de recherche. Si je sens qu'un chercheur a vraiment cela au centre, cela m'intéresse ; si je sens que c'est quelque chose purement académique, pour les revues scientifiques, cela ne m'intéresse pas. C'est tout un travail d'interrogation réciproque, je me permets de les interroger radicalement sur leurs désirs de recherche ; j'accepte la réciproque, quelqu'un qui m'interroge sur pourquoi je leur pose ce type de questions et sur ce que cela veut dire pour moi. Ce que je demande aussi, c'est que s'ils font une recherche avec moi, ils connaissent un petit peu ce que j'ai fait ; pour moi, c'est évident, mais cela n'est pas malheureusement évident pour tous les étudiants d'aujourd'hui. Pour moi, c'était évident quand j'étais étudiant en doctorat, j'avais choisi un directeur de recherche et pas n'importe lequel, en lui disant que je connaissais parfaitement ce qu'il avait écrit et ce qu'il écrivait et que je pouvais discuter sur ses textes. Cela allait de soi, cela tombait sous le sens, ce n'est pas toujours le cas avec les nouveaux étudiants, des fois on se demande pourquoi ils veulent choisir tel directeur de recherche.

Je suis très exigeant par rapport à cela. Vous voulez travailler avec moi, d'accord, mais alors dites-moi pourquoi. Si c'est pour la frime, pour vous faire mousser auprès des académiques, des instances académiques, allez chercher ailleurs, et je leur donne des noms beaucoup plus cotés sur le plan académique, où ils se feront beaucoup plus mousser. Si vous voulez travailler avec moi, cela sera du décapant et parfois même, s'ils doivent parfois arrêter, cela ne sera pas forcément un échec. Mon modèle, un peu de façon radicale, c'est un modèle un peu janséniste malgré tout quand même, c'est le film : « Tous les matins du monde », les exigences de celui qui connaît la musique, il la connaît de l'intérieur, il sait ce que cela veut dire.

Moi, je sais ce que veut dire chercher et je ne l'enferme pas simplement dans la recherche scientifique, moi, c'est chercher du sens, c'est m'interroger, sans cesse, sur ce qu'est le sens de la vie, et la recherche scientifique n'est qu'un des moyens

pour satisfaire cette question qui est une question essentielle, existentielle. Et je connais de l'intérieur ce que cela veut dire, y compris les tourments que cela entraîne, la tragédie parfois, et quand j'ai un jeune doctorant, c'est un peu cela que je lui pose comme question : « Qu'est-ce que cela veut dire, chercher pour vous ? Connaissez-vous la musique, pas simplement pour être un musicien de spectacles ? » Je suis très critique à l'égard du monde académique, à l'égard du spectacle du monde académique, des colloques, des revues ; comme le disait Jean Marais dans un film : « Vous savez peut-être faire de la musique, mais vous n'êtes pas un musicien ». J'ai envie de dire cela parfois à certains chercheurs, vous savez peut-être faire de la recherche, mais vous n'êtes pas un chercheur. C'est cela pour moi l'accompagnement d'un travail de recherche, ce n'est pas seulement la méthodologie, calculer des X² ou non. C'est vraiment un travail sur le sens, le sens d'une recherche par rapport à sa propre vie, par rapport à ce que l'on peut apporter par rapport à cette interférence, l'extrême complexité entre le désir de faire une recherche, un terrain qui résiste parce que, en face de nous, on a des gens qui ne sont pas d'accord pour qu'on les manipule, que l'on fasse des choses ; je suis extrêmement, éthiquement très, très exigeant. Donc, aux gens qui résistent, je dis toujours qu'ils résistent justement parce que l'on n'arrête pas d'exploiter les gens, de pauvres gens, plus ils sont pauvres, plus on va les exploiter à coup de magnétophone, des journalistes de ma chambre, les chercheurs de trucs. Jamais on ne leur redonne de l'information, jamais on ne leur permet d'aller un peu plus loin dans la connaissance d'eux-mêmes. C'est pour cela que je suis dans la recherche-action, que je suis un théoricien de la recherche-action et pas n'importe quelle recherche-action. Le petit livre que j'ai écrit dernièrement sur la recherche-action est un livre très contestataire de la recherche-action ; c'est la recherche existentielle, c'est très contestataire par rapport au monde, je dirais officiel, de la recherche-action. Je pense que, non seulement, dans la recherche tout court, mais dans la recherche-action également, il y a une sorte d'exploitation des populations les plus fragiles et là, je ne suis pas d'accord.

Je fais actuellement un cours, je ne fais plus de cours en 3e cycle, parce que je trouve que le 3e cycle est vraiment scolaire, cela ne m'intéresse plus, je préfère carrément un cours en 2d cycle, parce que je trouve que c'est là que l'on peut faire un peu plus de travail et actuellement j'ai des étudiants de 2d cycle. Je vais faire un cours sur la recherche-action qui a été menée par le mouvement ATD Quart-Monde sur le croisement des savoirs. Je montre aux étudiants comment cette recherche, qui vient d'être publiée, est vraiment très intéressante sur le plan de la recherche-action, l'éthique de la recherche-action telle que je la défends, parce qu'elle conjugue, à la fois des gens qui vivent dans cet état d'extrême pauvreté du Quart-Monde, des bénévoles qui travaillent avec eux et des chercheurs universitaires qui ont accepté un peu, je dirais, de se mouiller, de travailler, de faire une vraie recherche. Ils ont inventé, ils ont vraiment travaillé comme moi, comment je conçois la recherche-action, c'est-à-dire les interférences permanentes dans une coformation permanente. Cela a donné une recherche que je fais travailler actuellement par mes étudiants. C'est pour vous dire que, par rapport au doctorat, je pose vraiment des questions éthiques ; pour moi, je suis certainement à la fin de ma vie universitaire ; mais, pour moi, éducation est synonyme d'éthique.

MM : Pensez-vous que l'accompagnement d'une thèse se accompagne d'un accompagnement spirituel, psychologique, intellectuel ?

RB : Moi, je fais une distinction entre le maître intellectuel et le maître spirituel. Le maître spirituel, c'est d'un autre ressort ; d'aucuns disent que l'on en a besoin. Moi, je travaille depuis 30 ans dans l'optique de Krisnamurti et de son œuvre, je crois qu'au contraire, il faut pouvoir prendre du champ et réfléchir de façon très critique sur la notion de maître spirituel, de disciple et du même coup, de secte. Je fais un véritable travail de décapage aussi par rapport à cela ; par contre, je reconnais l'importance du maître intellectuel.

Le maître intellectuel, le maître de musique, le maître artistique, je crois que c'est très important parce que c'est quelqu'un qui a donné toute sa vie à la chose intellectuelle, qui a beaucoup travaillé, qui a beaucoup souffert, qui a fait des sacrifices, des choix, qui sont des choix de vie par rapport, certainement aussi, à un certain confort. Quand on fait vraiment des choix par rapport à cela, on sacrifie beaucoup de son confort à ce que l'on pourrait avoir éventuellement avec le même degré de savoir et d'investissement, justement dans ce champ intellectuel au profit justement de la chose intellectuelle. Il y a une sorte de rigueur qui fait que l'on peut servir, je ne dirais pas de modèle, mais de point de repère pour un jeune chercheur. On conserve d'autant plus de points de repère que l'on est ferme, que l'on n'est pas mou dans ce domaine-là, on n'est pas une girouette, on ne va pas partout, on n'est pas dans tous les colloques, dans toutes les revues et dans toutes les manifestations, on n'a pas son nom à la une dans tous les journaux.

On est vraiment un peu plus secret que cela et, par contre, avec une très grande rigueur et je crois que c'est très important pour les jeunes chercheurs d'avoir en face de soi des gens qui ont un peu cette personnalité. En même temps, il faut être complètement ouvert à la surprise ; pour moi, l'autre est très important, c'est l'autre ; l'autre, ce n'est pas moi, donc, il va me surprendre nécessairement et moi, je suis très intéressé par la surprise. Je suis à la fois très dur à l'égard de qui est, pour moi, l'aspect superficiel de la recherche, surtout ce jeu de rapports de force qui existe dans le monde de la

recherche, dans le monde des coteries, - je suis impitoyable par rapport à cela -, et en même temps, je suis très ouvert à l'originalité. J'ai souvent parmi mes jeunes chercheurs, des gens qui font des recherches avec moi parce que, justement, ils ne trouvent personne ailleurs. J'ai même des collègues qui m'envoient des gens qui ne savent pas quoi faire, ils disent : « Il faut aller voir Barbier. C'est un peu spirituel, allez voir Barbier ». Il y a des gens qui viennent me voir, qui sont assez marginaux. Cela m'intéresse, mais justement je vais les mettre à l'épreuve au sens où je l'ai entendu tout à l'heure, mais cela m'intéresse d'avoir des gens qui cherchent dans des domaines où ils ne trouveront pas de directeur de recherche. En ce qui concerne les relations avec l'Extrême-Orient, ce n'est pas la peine d'aller chercher en sciences de l'éducation, il n'y a personne, absolument personne. Je vais citer le cas : là, au dernier colloque international de l'AECS à Bordeaux, plusieurs centaines de communications, trois communications sur l'Extrême-Orient, une chercheuse des États-Unis, deux chercheurs français, l'un est un doctorant qui a fait sa thèse avec moi, l'autre, c'est moi. Trois communications en tout sur des centaines de communications. Cela, c'est la réalité sociologique ; donc, des gens qui veulent travailler sur ce champ-là, surtout si c'est à dominante de réflexion sur les sagesses, sur les philosophies, ne trouveront personne. Donc, ils viennent me voir et je vois, avec eux, comment on peut travailler ensemble, si c'est quelque chose qui est très important ou non.

C'est vrai que pour les étudiants asiatiques qui viennent me voir, je leur dis : « Écoutez, non, vous n'allez pas travailler sur l'école maternelle en France, travaillez

sur votre culture. Moi, cela m'intéresse de travailler sur votre culture, cela m'intéresse beaucoup, cela ouvre des voies de connaissance ». Là, dernièrement, j'ai eu des étudiantes qui sont venues me voir en maîtrise, je ne sais pas si elles continueront en thèse, je les oriente tout de suite sur la philosophie de l'éducation dans leur pays, en Chine, pas sur la philosophie de l'éducation française, elles le feront ensuite, mais d'abord sur leur pays. Qu'est-ce que cette philosophie de l'éducation ? Personne ne connaît, en sciences de l'éducation, la philosophie de l'éducation chinoise contemporaine ou traditionnelle. Si elles peuvent apporter quelque chose, alors on aura une sorte d'ouverture de connaissance en sciences de l'éducation et c'est la même chose pour la plupart des gens qui viennent de pays africains. Je leur demande de toujours travailler à partir de leur propre culture, de ne pas s'inféoder tout de suite à la culture de l'Occident. Nous avons beaucoup à apprendre de la sensibilité des autres, de la culture des autres, des façons de sentir, de penser, d'aimer, de mourir des autres. Je demande à mes étudiants qui viennent d'ailleurs, qui viennent d'une autre part, de partir d'eux et non pas de s'inféoder à la culture occidentale. Ils sont un peu étonnés du langage qu'on leur tient.

MM : Dans mon travail pour les thésards, la thèse était un travail initiatique, au sens anthropologique du terme. Qu'en pensez-vous ?

RB : Quand on est dans cette optique-là, dans l'optique dont je parle, il y a quelque chose de cet ordre-là, notamment sur le plan intellectuel, parce que, quand même, on est très contesté par son directeur de thèse, sur le plan intellectuel quand on a ce rapport. On travaille vraiment ensemble et on s'interroge mutuellement, c'est réciproque. Je pense que c'est très important que l'étudiant thésard puisse interroger de manière critique son directeur de thèse sur ses méthodes de recherche, son épistémologie, son sens de la vérité scientifique. C'est vraiment très important. Il faut qu'il y ait de la réciprocité ; il ne faut pas que ce soit celui qui est censé savoir qui impose, d'emblée, et on n'a plus le droit à la parole. Non, au contraire, c'est une véritable interpellation mutuelle et on avance ensemble vers quelque chose d'autre, une sorte d'inconnu en fin de compte.

Pour moi, la connaissance en sciences humaines, c'est une inconnue. Il n'y a pas de connaissances établies en sciences humaines, encore moins en sciences de l'éducation, c'est vraiment une inconnue, un travail intérieur en espérant que, par cet effort, on apporte un éclairage qui peut, peut-être, interroger d'autres personnes. Je dis bien interroger et non pas les assurer, les questionner, interroger et donc, si on voit cela sous cet angle, il y a une sorte d'initiation. Je pense personnellement que les étudiants qui ont fait tant d'études avec moi, pendant tant d'années, au niveau d'un doctorat, ne sont plus les mêmes, c'est sûr. Je n'en suis persuadé, c'est sûr et certain, parce que je leur pose de telles questions, je ne m'en tiens pas à la recherche scientifique.

Pour moi, la recherche scientifique fait partie d'un tout qui concerne la recherche du sens ; donc, ce qui m'intéresse c'est la dynamique existentielle, je dirais presque ontologique et donc la recherche scientifique est insérée dans cette dynamique-là. L'étudiant qui vient me voir pour faire sa recherche, - à condition qu'il vienne me voir, parce que des fois, il arrive qu'il sente le danger et préfère prendre des distances -, à ce moment-là, c'est raté, on s'est mal compris. Cela peut exister. S'il y a eu de la peur, ce n'est pas la peine, avec de la peur on ne fait rien. C'est que je n'ai pas su évaluer au départ, j'ai mal calculé au départ, la possibilité de connivence, mais pour ceux qui entrent de plain-pied, c'est vraiment très intéressant parce qu'il y a,

vraiment, une interpellation réciproque et je ne dirai pas qu'il y a des paliers, mais c'est vrai qu'il y a quelque chose, c'est la transformation.

Faire une thèse, on se transforme en faisant une thèse et faire une thèse, c'est faire une thèse avec l'autre, son directeur de thèse et les autres doctorants et d'autres personnes. Moi, je n'hésite pas à les envoyer vers d'autres personnes, vers d'autres chercheurs compétents dans mon domaine. Je ne tiens pas à les enfermer dans mon monde, donc c'est forcément une transformation. On ne peut pas rester le même, surtout sur des objets avec lesquels je suis un petit peu en accord, ces objets me concernant.

Moi ce qui m'intéresse beaucoup, c'est le conflit de valeurs tradition-modernité, notamment par rapport à l'Extrême-Orient, les grandes philosophies et comment ces philosophies, qui ont déjà été largement altérées dans les pays en question par la modernité, comment elles vont interférer maintenant, de par la mondialisation, avec les cultures occidentales. Qu'est-ce qui se passe ? Cette altération, que cela donne-t-il du point de vue de l'éducation ? Il y a beaucoup de questions parce que, derrière, il y a quand même l'identité, la question de l'identité, des valeurs ultimes d'une personne, il y a la question éthique qui se pose. Il y a forcément la question de l'autonomie du sujet par rapport à des traditions qui ont des conceptions totalement différentes de la place de l'homme dans le monde. Cela demande à être travaillé pour que l'on en tire quelque chose.

Moi, je ne peux pas concevoir que l'on soit arrêté de part et d'autre, que l'on soit arrêté dans la tradition figée ; je suis très opposé aux dimensions qui est spectaculaire, la société du spectacle, qui ne m'a jamais intéressé et que je critique ouvertement, que je trouve très superficielle. Personnellement, donc, la modernité, si c'est le spectaculaire, cela demande à être critiqué.

Par contre, je suis intéressé par Internet, par la technologie éducative, je suis entré dedans, je crée des sites, je les anime, je suis dans le coup de la modernité ; sous cet angle-là, on peut faire des choses très intéressantes par rapport à cela ; mais à condition que la modernité critique la tradition et que la tradition critique la modernité et que naturellement tout cela bouge ensemble et que quelque chose d'autre émerge. Ce que j'appelle le métissage, le métissage axiologique, terme que je revendique ; j'ai une étudiante coréenne qui a fait sa thèse sur le métissage axiologique. Pour moi, le métissage axiologique, c'est la création d'un nouveau champ symbolique absolument inconnu et non prévisible par rapport à ce que l'on met ensemble, parce que ce n'est pas seulement une recombinaison, c'est une création, donc ça, ça m'intéresse ; je m'intéresse à la tradition, mais aussi à la modernité dans une interférence permanente, dans une création permanente d'autre chose.

MM : Peut-on identifier des étapes dans l'itinéraire de la thèse, des phases ?

RB : Oui, je pense qu'il y a des phases, au départ. On peut estimer, pour ceux qui en veulent, qu'il y a vraiment une envie de faire quelque chose dans un domaine, beaucoup d'enthousiasme, ensuite, il y a la confrontation à la réalité, la dure réalité de la recherche. Il y a quand même quelque chose de très pénible dans la recherche : faire des interviews, les décoder, les mettre noir sur blanc, quand on le fait soi-même, - si on ne le donne pas à faire à une autre personne -, c'est vraiment du travail, fastidieux. Ensuite il y a les analyses, les difficultés pour les analyser, les pièges et, même pendant la

recherche, de très grandes difficultés à réaliser sa recherche parce qu'il y a des blocages. Une de mes étudiantes qui vient de soutenir sa thèse sur : Sédiquer à mourir auprès d'enfants, - j'ai mis son travail sur le site du laboratoire CRISE, sur Internet, a eu beaucoup de difficultés à entrer dans l'éducation nationale pour faire sa recherche. Elle voulait travailler avec des enfants et en recherche-action, existentielle en plus, donc elle a eu beaucoup, beaucoup de difficultés à entrer, cela a été très dur, elle a écrit des dizaines et des dizaines de lettres, des portes se sont fermées, des gens se sont décommandés, c'est très long, très dur. C'est décourageant. Il y a toujours une phase de découragement, par rapport au matériau que l'on n'arrive pas à trouver, aux personnes que l'on voudrait rencontrer et que l'on n'arrive pas à rencontrer.

Une recherche en éducation sur le plan recherche-action et une recherche en laboratoire sont très différentes. Cela n'a rien à voir. Une recherche en laboratoire, on a ses éléments, ses variables, un temps qui ne compte plus, qui n'interfère pas vraiment dans l'expérience, on a un protocole de recherche en général complètement déterminé par son directeur de recherche, on est dans un labo où tout est sous contrôle en quelque sorte, il y a aussi des imprévus, des difficultés. Mais cela n'a rien à voir avec ce que rencontre un chercheur qui, sans argent, - parce que cela est vrai aussi -, il n'y a pas d'argent pour faire cela, qui prend sur son temps, qui doit en même temps se nourrir et aller sur le terrain, là justement où l'on ne veut pas que le chercheur entre.

La recherche de ce type pose de vraies questions. Donc, il se heurte à des portes fermées, à des difficultés innombrables, il y a une phase de découragement, par rapport au caractère figé de la plupart des institutions, mais également découragement, parfois, devant le matériau recueilli. Qu'est-ce que l'on peut en faire ? Surtout dans une recherche-action. Il y a énormément de matériau recueilli, comment faire quelque chose de cohérent ? Comment le présenter dans une thèse ? Cela n'est pas évident de présenter une recherche-action dans une thèse. Présenter un protocole expérimental, c'est relativement simple ; dans une thèse, présenter une recherche-action surtout à dominante affective, c'est très difficile parce que soit on tombe dans la description et cela ne va pas non plus, soit on se dégage de la description et l'on n'arrive plus à faire sentir ce que c'était réellement la recherche, c'est très difficile.

Il y a une phase de découragement, - moi, je dis qu'il y a une phase de découragement pendant la recherche -, ensuite on arrive à faire sa thèse, on soutient, et il y a une seconde phase de découragement, c'est le vide après la thèse. C'est quelque chose que je rencontre presque tout le temps, un vide, c'est presque être dépressif après la thèse. On se dit, mais pourquoi est-ce que j'ai fait cela, et surtout je n'ai plus rien à faire. J'ai tellement travaillé. Et puis aussi la question du sens, il faut être lucide : qu'est-ce que l'on fait sont soutenues ? Même mes thèses publiées, qu'est-ce que l'on en fait ? Par qui est-ce lu ? Par combien de personnes ? C'est le sens d'un travail de longue durée. Pourquoi faire une thèse ? C'est pour cela que je dis à mes étudiants dès le départ : « Si vous ne faites pas une thèse pour vous-même, à partir d'une question existentielle que vous vous posez franchement, vous allez vous demander à un moment ou à un autre, mais pourquoi, à quoi bon tout cela ? Il faut que cela vous rapporte d'abord à vous, à vous-même. C'est une question qui tient aux tripes, vous aurez au moins un lecteur, cela sera vous-même, par rapport à la connaissance que vous pourrez avoir, avec l'aide de votre directeur, des autres étudiants, et vous aurez au moins quelque chose qui vous rapportera. Ne comptez pas trop sur le monde académique, sur les éditeurs, pour ensuite valoriser

vosre thèse. Si vous voulez valoriser votre thèse, il vous faudra entrer dans des tas de compromis, de rapports de forces institutionnelles, il faut en avoir la capacité et tout le monde n'a pas les capacités de jouer le jeu institutionnel ».

Donc il faut, dans le jeu institutionnel, beaucoup rogner des angles un peu aigus que l'on peut mettre dans une thèse. Je pense qu'il y a un découragement, parfois il faut soutenir l'étudiant. Dans l'accompagnement de thèse, cela ne se termine pas quand l'étudiant a soutenu sa thèse ; on l'accompagne ensuite après, on fait en sorte qu'il valorise sa thèse, on va lui donner des adresses, on va l'aider afin qu'il fasse des articles, on va le pousser, surtout s'il a envie de passer dans l'enseignement supérieur, on va l'aider à trouver une charge de cours. Ce n'est pas fini, ça y est, il a fini sa thèse, tranquille. Je suis très angoissé lorsqu'un étudiant va soutenir, je suis parfois plus angoissé que lui. Je me dis : « Tous les membres du jury seront-ils là ? ». Je téléphone quinze fois au service des thèses pour voir s'ils ont bien reçu les pré-rapports, je suis très concerné. Et après, il y a cette phase de vide qu'il faut soutenir, et il faut aider : « Ta thèse, maintenant, il faut la publier, alors on va le faire ensemble ». Cela ne suffit pas, on continue après pour qu'il y ait une valorisation de thèse.

MM : Comment devient-on chercheur ?

RB : Quand on dit : « Comment devient-on chercheur ? », souvent on entend chercheur scientifique. Pour moi, chercheur scientifique, ce n'est qu'un aspect. Être chercheur, c'est beaucoup plus vaste qu'être chercheur scientifique. Dans les sciences humaines, cela se comprend, la question est : « Qu'est-ce que l'homme, en sciences humaines ? ». Quand on pose cette question, c'est une question philosophique. Être chercheur, c'est se poser la question à soi-même. À quel moment, ai-je commencé à devenir philosophe ? À quel moment ai-je commencé à me poser des questions sur la vie ? Cela dépend des personnes, mais c'est vrai que pour moi, un chercheur, c'est celui qui a commencé très tôt à se poser des questions sur la vie, dès l'enfance : pourquoi meurt-on ? Pourquoi souffre-t-on ? Pourquoi vois-je mes parents travailler comme des dingues pour gagner des clopinettes ? Pourquoi parce que je suis de telle ethnie ou de telle nationalité, suis-je rejeté. Pourquoi tant de haines, de violences ? Pourquoi la mort, la souffrance ? Toutes ces questions là, on se les pose très jeune et si cela se fait enrichi, complexifié au fur et à mesure que l'on vieillit, on est chercheur. Si on est chercheur, on est chercheur ; à un moment, on prend la voie des sciences humaines, - il faudrait analyser en détail pour savoir exactement pourquoi on est devenu chercheur en sciences humaines -, mais en tout cas, c'est englobé dans quelque chose qui est plus vaste, qui est la question du sens, du sens de la vie. Derrière la question du sens de la vie, il y a une question encore plus englobante : « Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce qu'un être humain dans cette vie ? ». Quand on demande : « Qu'est-ce que la vie ? ». Cela dépasse la question d'un être humain. Cela pose la question de la vie tout court et de notre insertion, nous, en tant qu'être humain dans la vie, dans le biologique. Cela pose la question de la dignité du vivant, la dignité de tout ce qui est et cela nous ramène à une question qui est fondamentale en philosophie.

MM : Pensez-vous que la formation des thésards est la formation d'une élite ?

RB : La question de l'élite est une question grave, cela dépend de ce que l'on entend par élite. Si élite, ce sont ceux qui sont passés par les grandes écoles, les voies

nobles, comme on dit en sociologie de l'éducation, cette élite-là ne m'intéresse pas beaucoup personnellement, on peut avoir des gens exceptionnels ou des tas de gens qui ne m'intéressent absolument pas. Je ne parlerai pas de cette élite, parce que je sais que, naturellement, cela existe, qu'il y a des voies, même des voies qui se renforcent à l'heure actuelle, il faut le dire, - je suis un peu étonné -, y compris dans les doctorats.

J'ai fait ma thèse, j'avais l'impression d'être beaucoup plus libre dans ma tête, de choisir le directeur de thèse avec qui je voulais travailler, de ne pas avoir au moment où j'étais thésard un amoncellement de savoirs académiques et de devoirs sur table à faire, comme c'est le cas actuellement. Je me sentais beaucoup plus libre, cela correspondait parfaitement à mon caractère libertaire. Souvent je me demande en regardant mes étudiants qui font un DEA : « Aurais-je pu faire cela ? ». Souvent, je me dis que je n'aurais peut-être pas pu faire ma thèse, peut-être que j'étais trop chercheur par rapport à ce qui se passe à l'heure actuelle, c'est trop hyper-scolaire et avec des savoirs donnés « constipés », et je suis très critique. C'est pour cela que j'ai abandonné, je

ne fais pratiquement plus rien ; alors que je suis professeur, je devrais faire mon service, une partie importante de mon service, en 3e cycle. Tout le monde veut aller en 3e cycle, c'est prestigieux, j'ai tout rabattu en 2d cycle, parce que je pense que cela devient purement scolaire et par rapport à ce que j'ai connu, de la liberté que j'avais et de la relation que j'avais avec mon directeur de thèse, je trouve que l'on a beaucoup perdu. J'ai une conception du compagnonnage, j'estime que j'ai été un compagnon avec Jean-Claude Passeron et avec d'autres qui étaient des écoles très différentes, comme Ronéo par exemple. Mais je trouve que l'on a beaucoup perdu, cela devient très scolaire, cela ne m'intéresse plus. Donc, l'élite, non, je ne dirais pas élite, je dirais des compagnons. C'est le mot « compagnon » que j'aime, ce n'est pas le terme « élite ». Les compagnons, ce sont des gens qui acceptent de prendre des risques, l'élite ne prend pas de risques, on est blindé par les diplômes, par les circuits de légitimation, on ne prend aucun risque, au contraire, on limite tous les risques. Les compagnons du Tour de France, les compagnons de la Libération, oui, ce sont des gens qui prennent

des risques. Et, pour moi, un étudiant, qui travaille avec moi prend des risques, parce que dans le monde académique, on sait que je suis quelqu'un d'un peu sulfureux. On sait que je suis très exigeant, mais on sait aussi que je suis un peu sulfureux, que je touche à des sujets, à des objets de

connaissance, en général, que l'on n'aime pas regarder de trop près. Donc, oui, ce sont des compagnons, ils prennent des risques, et oui, de ce côté-là, ils sont un peu de l'élite, il n'y en a pas beaucoup qui acceptent de prendre des risques. Il faut voir cela sous cet angle-là, pas sous l'angle de l'élite classique et institutionnelle du terme, ceux-là ne prennent aucun risque

MM : Y-a-t-il une question que je ne vous ai pas posée et que vous auriez aimé que je vous pose ?

RB : Non, parce que je crois que vous avez posé la question que vous auriez aimé que je pose, c'était maître intellectuel-maître spirituel, la dimension spirituelle de la recherche et, pour moi, toute recherche est existentielle et forcément dans l'existentiel il y a du spirituel pour moi. Mais je fais vraiment la distinction du maître intellectuel et du maître spirituel, le maître intellectuel est, pour moi, reconnu, valorisé, c'est quelqu'un d'ouvert, de compréhensif, qui assume totalement sa tâche,

y compris après la thèse, qui est vraiment responsable et qui donc ne prend pas n'importe qui, comme cela. Il va vraiment réfléchir avant de prendre un doctorant parce qu'il sait qu'il s'engage pour plusieurs années. Maître intellectuel, oui, maître spirituel, non, je pense vraiment qu'il faut se débarrasser de ce terme spirituel. La dimension spirituelle, que je reconnais parfaitement et que j'inscris dans l'éducation, c'est avant tout un travail personnel sur soi-même, à partir d'expériences personnelles. On peut être parfois accompagné pour faire, par exemple, des rencontres très importantes, mais c'est une histoire personnelle avec soi, ce n'est pas une histoire avec quelqu'un d'autre. Ce n'est pas l'autre qui vous donne la limitation ou la réalisation ou la foi ; c'est une histoire avec soi-même, faite d'épreuves de la réalité où la mort traverse sans cesse cette réalité. La recherche est une histoire intellectuelle mais, comme c'est existentiel, cela touche forcément la vie spirituelle. Je pense qu'un professeur, un directeur de recherche, un accompagnateur comme je l'entends, peut, naturellement, discuter, ouvrir, s'entendre, être compréhensif, soutenir les interrogations d'ordre métaphysique de ces étudiants. Naturellement, s'il est un accompagnateur, un compagnon, il peut, non seulement, entendre, mais il peut poser des questions. Comme je disais tout à l'heure, je pose des questions à mes étudiants lorsqu'ils s'engagent dans une recherche : « Pourquoi voulez-vous faire une recherche ? A quoi cela sert-il ? ». Si je leur pose ces questions-là, c'est aussi une interrogation spirituelle.

MM : Cela me fait penser à une autre question : le rôle de la figure du maître.

RB : C'est évident, - en tout cas, c'est évident, par rapport à moi -, que le doctorant a une image un peu de ce type et je dois me battre contre cela. Du fait de mes interrogations et des interrogations que je porte, de mes objets de recherche, d'un long travail sur des œuvres assez radicales comme Krisnamurti, il y aurait tendance à me plaquer une image comme cela, une carapace. Donc il faut sans cesse que je déconstruise cela, parce que ce qui m'intéresse, c'est l'autonomie et l'autorisation au sens de Ardoïno, devenir son propre auteur. Il faut que je déconstruise sans cesse ce que je dirais habituellement et culturellement, les étudiants ont tendance à construire des projections, ils vous plaquent immédiatement des images, qu'il faut déconstruire sans cesse.

C'est très important de faire ce travail de déconstruction, y compris au niveau du savoir, leur montrer que je ne sais pas tout. Il y a bien des choses que je ne sais pas et que eux savent. C'est très important de leur montrer cela aussi, sans oublier de dire qu'il y a des choses que je sais et qu'ils ne savent pas, mais montrer que l'on ne sait pas tout. Et que en plus, dans le domaine essentiel des choses de la vie, ce qui me tient à cœur, qui peut dire ce que c'est l'amour, la mort, la vie à sa naissance ? Comment la vie a été inventée ? Qui peut décider cela ? Qui peut dire ce que c'est l'homme ? Tout cela, ce sont des réflexions sous caution, problématisées, donc il faut sans cesse leur faire comprendre que l'on est d'autant plus ferme dans l'interrogation, que l'on se pose des interrogations sur les fins dernières et sur ce que l'on croit connaître.